

JEAN-PIERRE RAISON

## *Utilisation du sol et organisation de l'espace en Imerina ancienne*

ON A DÉJÀ BEAUCOUP ÉCRIT sur l'Imerina ancienne et son agriculture; la plaine du Betsimitatatra, berceau et œuvre de la monarchie merina, est vite apparue comme l'exemple d'une heureuse rencontre entre un milieu naturel, un système de cultures et une organisation politique capable de les accorder. H. Isnard<sup>1</sup> l'a admirablement montré et ce sont ses réflexions mêmes qui nous ont incité, non sans quelque présomption sans doute, à tenter d'aller plus loin. Car on s'est plus attaché à l'organisation même de l'espace qu'à ses rapports avec l'utilisation du sol, tandis que, séduits par l'étonnante personnalité d'Andrianampoinimerina<sup>2</sup>, les auteurs ont trop marqué le rôle novateur de ce dernier, sans voir qu'il est peut-être moins l'initiateur d'une ère nouvelle que celui en qui s'achève, dans une sorte d'âge d'or, une civilisation agricole remarquable et complexe. Les pages qui suivent sont l'exposé d'une recherche en cours, encore trop livresque et trop limitée aux seules plaines de Tananarive; nous avons pourtant voulu offrir à Pierre Gourou une première esquisse, en raison de l'intérêt qu'il a bien voulu porter à cette étude, et parce que nous avons tenté de la fonder sur quelques concepts qu'il a particulièrement mis en lumière. Que le lecteur nous pardonne certaines lacunes et incertitudes : nous espérons pouvoir plus tard y remédier.

Le panorama des plaines de Tananarive porte, aujourd'hui encore, l'attention sur la seule riziculture, sur les aménagements d'ensemble au détriment du détail des techniques. Or les techniques de la riziculture merina étaient, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, aussi fines que complexes, et la culture « pluviale » sur les *tanety* (collines), quoique en décadence, avait conservé l'héritage technique d'une longue pratique. La prédominance de la riziculture, certaine à l'heure où les Européens découvrirent l'Imerina<sup>3</sup>, était

1. H. ISNARD, « Les bases géographiques de la monarchie hova », in : *Éventail de l'histoire vivante : hommage à Lucien Febvre*, Paris, 1954, pp. 195-206.
2. Souverain unificateur de l'Imerina qui amorça l'expansion merina; d'abord roi d'Ambohimanga, il prit définitivement Tananarive vers 1796 et mourut sans doute en 1809.
3. Le premier texte connu d'un observateur direct est de N. MAYEUR, « Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres et particulièrement au pays d'Hancove (janvier 1777) », rédigé par Barthélémy DE FROBERVILLE, *Bulletin de l'Académie Malgache* 12 (1), 1913, pp. 139-176.

sans doute un fait récent : tour à tour, tanety et vallées furent auparavant, au gré des situations politiques, les terroirs agricoles dominants.

Balançant quant à son orientation d'ensemble, l'agriculture était riche de possibilités diverses : venues des différentes façades côtières, les plantes les plus diverses furent essayées, avec un inégal succès mais un même empressement, sous un climat peu favorable à un grand nombre d'entre elles, mais qui les tolérât toutes; la plupart y subsistait, car un monde rural actif, commerçant, trouvait à chacune un usage. Différant de toutes les autres régions de l'île, l'Imerina centrale est, en 1777, aux yeux de Mayeur<sup>1</sup>, un monde d'artisans et de marchands tout autant que d'agriculteurs. Pays appauvri mais non toujours pauvre, désorganisé mais non anarchique : Andrianampoinimerina le pacifiera et le régira, en restaurant des usages anciens autant qu'en adoptant des innovations révolutionnaires que seul un pouvoir fort pouvait imposer à un pays prêt à les recevoir.

#### I. PUISSANCE ET PROSPÉRITÉ DE L'IMERINA ANCIENNE

Il est délicat d'évaluer l'importance de l'Imerina ancienne, avant que l'intervention européenne sur les côtes ne fausse l'équilibre à son détriment. Au XVII<sup>e</sup> siècle encore, l'Imerina est ignorée des Européens<sup>2</sup>; ils ne semblent pas y avoir pénétré avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> et auparavant ont recueilli très peu d'échos sur elle. Les traditions orales, précieusement recueillies par le R.P. Callet<sup>4</sup>, narrent les essais d'unification de l'Imerina centrale par Andrianjaka et Andriamasinavalona entre autres, mais une critique insuffisante de ces données a largement masqué l'importance et l'ancienneté de certains faits. Les conteurs du XIX<sup>e</sup> siècle pratiquent souvent ce que A. Délivré appelle « anachronisme descendant »<sup>5</sup> : ils attribuent à un souverain la création d'un usage plus ancien lorsqu'il en a changé quelques détails ou qu'il lui a donné un sens nouveau; Andrianampoinimerina en a tout particulièrement bénéficié<sup>6</sup>. D'autre part, comme l'a aussi montré A. Délivré, un calcul trop simple des durées des règnes selon les générations les a repor-

1. MAYEUR, *op. cit.*

2. Dès 1613, le R.P. Luis MARIANO cite l'Hancove (cf. t. II d'A. GRANDIDIER *et al.* (eds.), *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar et les îles voisines*, Paris : t. I, 1903; t. II, 1904; t. III, 1905; t. IV, 1906; t. V, 1907; t. VI, 1913; t. VII, 1910; t. VIII, 1913; t. IX, 1920, terme repris dans un rapport de PARAT (*Mémoire sur Madagascar*, 1774, Archives des Fortifications des Colonies, Carton Madagascar n° 1, pièce 3). La Case, en 1666-1667, en pays betsileo, entend parler de l'« Himaire » (cf. GRANDIDIER *et al.*, *op. cit.*, t. IX). L'apparition tardive de ce nom est d'ailleurs peu importante; il en va de même pour maintes régions de l'île, nommées selon des constructions politiques, et non d'après les tribus qui les occupent.

3. GRANDIDIER *et al.* (*ibid.*, t. VIII) estime que le Vohitsomby dont parle Flacourt, au nord de la Matsiatra, « un pays très peuplé où les villages sont plus beaux qu'en aucun autre endroit de cette terre [...] très riche en riz [...] en bestiaux et pâturages » ne peut être l'Imerina, mais seulement le Nord du Betsileo : cette affirmation mériterait toutefois une plus ample discussion.

4. F. CALLET, *Tantaran'ny Andriana eto Madagascar*, Tananarive, 1908; trad. française de G. S. Chapus et E. Ratsimba : t. I, 1953; t. II, 1956; t. III, 1958 et t. IV, 1958.

5. A. DÉLIVRÉ, *Interprétation d'une tradition orale : l'histoire des rois d'Imerina, Madagascar*, Paris, 1967 (ronéo).

6. Comme ce souverain, la plupart des informateurs du R.P. Callet étaient originaires du Nord de l'Imerina.

tés à des dates trop récentes : Andrianjaka a dû naître dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle et Andriamasinavalona, premier unificateur de l'Imerina, dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, l'Imerina a donc connu des royaumes puissants et une marche vers l'unité.

Quelques témoignages recueillis sur les côtes confirment cette opinion. Drury<sup>2</sup>, vers 1715, rencontra à Mahabo, sur la côte occidentale, des marchands ou ambassadeurs *amboalambo* (merina), venus vendre du fer et de la soie. Ils lui dirent que jadis leur roi était plus puissant que le souverain sakalava, mais que celui-ci, désormais, recevait des fusils européens, tandis que les Merina ne s'en procuraient plus que très difficilement. En Imerina, avant 1550, Ralambo possédait un mousquet et Andrianjaka, en 1600 au moins, avait une cinquantaine d'armes à feu<sup>3</sup>. Selon toute vraisemblance, elles avaient été acquises par l'intermédiaire des souverains commerçants du Nord-Ouest qui ne se souciaient pas, comme plus tard les rois sakalava, de conquêtes territoriales, mais armaient les souverains de l'intérieur pour en obtenir des esclaves. En 1777, Mayeur<sup>4</sup>, venant de l'Andrantsay, très pauvre, est ébloui par le commerce merina; les *Tantaran'ny Andriana* surtout<sup>5</sup> nous permettent de saisir l'organisation de la traite et son évolution. Les marchés, d'abord appelés *fihaonana* (rencontre), se tenaient loin des lieux habités, à la périphérie de l'Imerina : on y troquait des esclaves contre des fusils et de la poudre; c'est Andrianampoinimerina qui les aurait rebaptisés *tsena*, et, en les rapprochant des villages, en aurait fait des lieux d'échange intérieur, autant que de traite pour l'extérieur. En fait, ce passage des *Tantara* est un bel exemple d'« anachronisme descendant »<sup>6</sup> et l'évolution de l'activité des marchés merina dut être réalisée bien plus tôt au xviii<sup>e</sup> siècle : l'unificateur de l'Imerina se contenta de les multiplier et de les codifier sur un mode qui rappelle celui des foires du Moyen Âge européen.

Parmi les régions lointaines, le Nord-Ouest était le principal fournisseur des marchés : il en venait des produits locaux (raphia, sel, bœufs), mais aussi des articles d'importation, armes à feu, tissus, opium même, et des bijoux médiocres, articles de troque des commerçants islamisés de la côte. En échange l'Imerina ne pouvait guère offrir de produits de son sol; elle exportait des hommes, mais aussi les produits d'un artisanat actif : fer, armes blanches et tissus. Malgré l'emploi fréquent du troc, la monnaie n'était pas rare dans le pays et l'on s'étonne avec Mayeur<sup>7</sup> de voir les impôts largement payés en numéraire.

1. Alors que le R.P. MALZAC (*Histoire du royaume bova depuis ses origines jusqu'à sa fin*, rééd., Tananarive, 1930) place le règne d'Andrianjaka seulement entre 1610 et 1630 et celui d'Andriamasinavalona entre 1675 et 1710, date à laquelle il partagea son royaume entre ses quatre fils.

2. Cf. GRANDIDIER *et al.*, *op. cit.*, t. IV, p. 357. L'authenticité du texte de Drury a été justement mise en doute, mais Daniel Defoe, qui en fut sans doute le rédacteur, était un excellent connaisseur de Madagascar et utilisait des documents véridiques. L'épisode que nous citons n'a manifestement pu être inventé.

3. Cf. A. MILLE, *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien (Madagascar)*, Clermont-Ferrand, 1970 (ronéo).

4. MAYEUR, *op. cit.*

5. Cf. CALLET, *op. cit.*, t. IV, p. 559.

6. MAYEUR (*op. cit.*), avant le règne d'Andrianampoinimerina, nomme « tsènes » les marchés ruraux.

7. *Ibid.*

Grand axe commercial, voie de pénétration essentielle des influences extérieures, la route du Nord-Ouest, ignorée des Européens, était d'un grand prix pour les Merina<sup>1</sup>. Elle a pu jouer un grand rôle dans la diffusion des plantes cultivées, car l'influence du commerce ne fut pas négligeable sur l'ensemble de la vie rurale. Suscitant l'artisanat, il favorisait la spécialisation, la vente de produits agricoles, l'adoption de nouvelles cultures<sup>2</sup> utiles aux artisans ou simples sources de profit : il semble avoir fait de la campagne merina un milieu exceptionnellement ouvert.

Une telle activité n'est concevable que chez un groupe organisé et nombreux. Les premiers observateurs soulignent à la fois la très forte densité des alentours de Tananarive, son caractère local et exceptionnel, et le rapport entre densité et prospérité. Le cœur de l'Imerina est un petit îlot cerné d'espaces presque déserts et fort pauvres; Mayeur pense changer d'univers en parvenant à Tanjombato, à 7 kilomètres au sud de Tananarive<sup>3</sup>.

Toutes les estimations de population sont bien incertaines. Freeman, en 1830<sup>4</sup>, écrit que les Merina sont entre 500 000 et 750 000, et Ellis<sup>5</sup> reprendra le deuxième chiffre. En 1869, A. Grandidier<sup>6</sup>, d'après Laborde, parle d'un million de Merina; Tananarive selon le docteur Davidson<sup>7</sup>, aurait alors déjà 75 000 habitants. Mais ces indications vagues n'ont aucune valeur locale; plus significatives sont les premières estimations de l'Administration française, en 1903<sup>8</sup> : plus de 174 000 habitants dans le district central de l'Imerina<sup>9</sup>, soit une densité de l'ordre de 70 habitants au kilomètre carré. Or on a des raisons de penser que la population de cette région n'a guère dû évoluer au cours du XIX<sup>e</sup> siècle; certes les grandes épidémies furent rares, mais on y connut des famines et surtout une politique conquérante, l'envoi d'armées, de garnisons sur des côtes insalubres, la corvée, l'émigration organisée, l'usage massif du tanguin (*Cerbera venenifera*<sup>10</sup>) par Ranavalona I<sup>re</sup> entraînent de lourdes pertes humaines que devait seulement compenser l'introduction d'esclaves. A. Grandidier estime qu'en 1869 la population commence seulement à croître, après une baisse sensible<sup>11</sup>.

Plus parlants peut-être sont deux faits concrets. Lorsqu'en 1917 on élaborait un plan d'aménagement du cours inférieur de l'Ikopa, l'Administration estima qu'il nécessitait 1 250 000 journées de travailleurs; il aurait fallu, avec la main-d'œuvre disponible, vingt-cinq ans pour le réaliser<sup>12</sup>. Or ce n'était pas une œuvre plus impressionnante que celle qu'accomplit Andria-

1. La thèse de MILLE (*op. cit.*) contient à ce sujet des cartes très éclairantes des sites fortifiés qu'on voit massés en ensembles impressionnants sur le « limes » du Nord-Ouest.

2. Cf. le rapport de PARAT cité p. 000, note 0.

3. MAYEUR, *op. cit.*

4. Archives L.M.S., Londres : lettres (Box 3, folder 2, jacket C).

5. W. ELLIS, *History of Madagascar*, Londres/Paris, 1838.

6. A. GRANDIDIER, *Carnets de voyage*, inédits (Paris : Musée de l'Homme, fonds Grandidier du Département Madagascar) n° A 20.

7. Cité par GRANDIDIER, *ibid.*

8. Archives de la République malgache (A.R.M.), Cabinet Civil, D 468.

9. Gouvernement d'Ilafy, Fenoarivo, Alasora, Ambohimanga, Ambohidratrimo et Antsahadinta.

10. Poison servant d'ordalie.

11. Il convient de prendre cette opinion à sa juste valeur : A. Grandidier est très prévenu contre Ranavalona I<sup>re</sup>, souveraine « barbare » et xénophobe, et ne cesse d'insister sur l'œuvre bienfaitrice de l'Europe, et des missionnaires en particulier.

12. A.R.M., Cabinet Civil, D 43 T.P.

nampoinimerina en une dizaine d'années<sup>1</sup>. Retenons de même une observation d'A. Grandidier en 1869 : selon lui, les vols de sauterelles ne sont pas un danger dans l'Imerina centrale; les habitants sont si nombreux que les animaux sont aussitôt encerclés et brûlés, pour donner un mets de choix<sup>2</sup> : la forte densité garantit clairement ici la sécurité.

Nous ne tenterons pas d'éclairer les conditions de cette concentration exceptionnelle, mais nous devons noter qu'il serait anachronique de l'expliquer par les mérites du site des plaines tananariviennes : elles n'étaient encore que marais incultes quand les hommes se pressaient déjà sur leur pourtour. Si une convergence exceptionnelle de vallées peut justifier la rencontre en ce point de divers courants de migration, les plaines, d'abord *no man's land* entre des groupes souvent hostiles, ne sont devenues que tardivement, par la volonté des hommes, le symbole de l'unité merina.

## II. UNE CONVERGENCE DE CIVILISATIONS AGRICOLES

On a quelque motif de penser que l'Imerina fut un point de convergence de civilisations agricoles variées, tant par leur origine que par leur bagage de plantes cultivées, d'outils, de techniques; mais il est fort délicat d'esquisser une chronologie de ces apports. On dit d'habitude qu'en Imerina les premiers occupants « vazimba » furent partiellement chassés, partiellement soumis et assimilés par des envahisseurs merina<sup>3</sup>, mais on n'a pu déterminer le système de cultures de chacun de ces groupes et trop de chercheurs ont tenté de retrouver dans les traditions la succession logique de la cueillette, du brûlis et de la riziculture<sup>4</sup>. Les *Tantaran'ny Andriana* nous disent que les Vazimba, sur l'Ankaratra, ignoraient le riz et se nourrissaient de *voavaby*, sorte de haricot<sup>5</sup> qui pouvait n'être qu'un produit de cueillette. Selon des traditions du Nord de l'Imerina rapportées par R. Kent<sup>6</sup>, les Vazimba auraient succédé à des populations qui vivaient de cueillette et apporté l'usage de la banane et de l'igname. Plus sûres semblent les données fournies par Birkeli<sup>7</sup> qui décrit la nourriture des Vazimba de la côte ouest, sans

1. Il est vrai que toute la population fut sans doute mobilisée à cette tâche pendant la mort-saison et que le souverain dut faire jouer l'émulation entre les clans, signe sans doute d'un certain manque de bras.

2. GRANDIDIER, *Carnets...*, op. cit. (A 21).

3. En poussant l'analyse, R. KENT (*Early Kingdoms in Madagascar, 1500-1700*, New York, 1970) estime que d'un mélange de Vazimba et d'Antalaotra (islamisés venus de la côte orientale) sont issus les Merina qui se sont ensuite unis, pour dominer les Vazimba, avec les Hova, venus plus tard du Sud-Est.

4. Les travaux des auteurs malgaches n'échappent pas à ce défaut; l'ouvrage de RAINIROVO (*Tantaran'ny Malagasy Manontolo*, Tananarive, t. I, 1930) en est un excellent exemple. Un autre motif peut expliquer le mystère qui entoure l'ancienne agriculture vazimba : disparus ou assimilés, les Vazimba sont devenus les maîtres de la nature sauvage, qui s'opposent aux défrichements; tout souvenir de leur ancienne maîtrise du sol est aboli au profit de leur lien avec la nature (cf. J. FAUBLÉE, *Les esprits de la vie à Madagascar*, Paris, 1954).

5. Cf. CALLET, op. cit., t. I, p. 20. *Voavaby* désigne aujourd'hui *dolichos lab-lab* : une légumineuse voisine du haricot.

6. Op. cit.

7. E. BIRKELI, « Les Vazimba de la côte ouest de Madagascar : notes d'ethnologie », *Mémoires de l'Académie Malgache*, t. 22, 1936.

doute venus des Hautes Terres : les mets vazimba, d'où le riz est absent, associent fréquemment des bananes au poisson ou à la viande; or, on sait comme les civilisations peuvent être conservatrices en matière culinaire. On peut donc estimer que les Vazimba avaient une agriculture d'origine forestière fondée sur le brûlis et la culture de plantes de régions bien arrosées.

Rien, sinon l'origine des Malgaches, n'est plus mal connu que l'introduction du riz dans la Grande Ile. Alors qu'on dispose pour l'Afrique occidentale d'études remarquables<sup>1</sup>, nous ne pouvons formuler ici que des hypothèses, sans doute sévèrement criticables. La linguistique confirme cependant l'apparition tardive du riz irrigué; J. Dez<sup>2</sup> note que, parmi les mots malgaches qui relèvent de l'indonésien commun, ne se trouve que le vocabulaire du brûlis forestier, et selon P. Vérin<sup>3</sup>, le « riz » malgache, *vary*, se retrouve dans certaines langues du Deccan.

Les textes historiques européens ne sont d'aucun secours direct : dès leurs premiers voyages les Européens observent le riz à Madagascar, en 1506 dans la baie de Boïna<sup>4</sup> et en 1508 dans l'extrême Sud-Est<sup>5</sup>; il en va de même pour l'intérieur, où le riz est abondant en Vohitsangombe selon Flacourt<sup>6</sup> et dans l'Antsihanaka vu par F. Martin<sup>7</sup>. On tire cependant quelques indices des nombreuses et brèves indications des navigateurs; en aucun point des côtes, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le riz n'est encore la nourriture de base des populations : ce sont, à l'est, des ignames et des plantains<sup>8</sup>, à l'ouest, du maïs et diverses racines<sup>9</sup>. Sur la côte orientale, le riz est médiocrement abondant, et les Français de Fort-Dauphin, qui pourtant cultivent des *horaka* (marais semés de riz), doivent s'approvisionner, non sans mal parfois, à Fénérive et dans la baie d'Antongil. Au Nord-Ouest, par contre, le riz est abondant, et dès 1506 Diego Dias écrit qu'il est embarqué en quantités appréciables par les boutres de Malindi et de Mombasa<sup>10</sup>; ce commerce semble parfois aussi important que la traite des esclaves<sup>11</sup>. On ne peut affirmer que les techniques rizicoles de l'Imerina ont été empruntées à la côte occidentale : aucun texte connu ne mentionne autre chose qu'un semis direct du riz dans des marais piétinés; cependant, en 1613, L. Mariano écrit que sur la côte occidentale

1. Cf. R. PORTÈRES, « Vieilles agricultures de l'Afrique intertropicale », *L'Agronomie tropicale* (9-10), 1959, pp. 489-507. R. PORTÈRES (« Berceaux agricoles primaires sur le continent africain », *Journal of African History* 3 (2), 1962, p. 201) estime que le riz a été apporté à Madagascar par les Indo-Malais au XVI<sup>e</sup> siècle.
2. J. DEZ, « L'apport lexical de l'indonésien commun à la langue malgache », *Bulletin de Madagascar* 200, janv. 1963, pp. 71-82.
3. P. VÉRIN, « Notes historiques sur la culture, la consommation et le commerce du riz », *Revue de Madagascar* (nouv. sér.) (3-4), 1967, pp. 4-10.
4. GRANDIDIER *et al.*, *op. cit.*, t. I, p. 21.
5. *Ibid.*, t. II, p. 50.
6. *Ibid.*, t. VIII.
7. *Ibid.*, t. IX.
8. FLACOURT (*in* : GRANDIDIER *et al.*, *op. cit.*, t. VIII) énumère une grande variété de Dioscorées cultivées, et F. CAUCHE (*ibid.*, t. VII, p. 173) décrit fort bien la culture collective des ignames sur les champs des chefs.
9. Cf. « Routier de l'île de Saint-Laurent », rédigé par L. MARIANO, 1613-1614 (*ibid.*, t. III).
10. *Ibid.*, t. I, p. 4.
11. *Ibid.*, t. VI. En 1741, le navire hollandais *De Bracke* a grand-peine à charger des esclaves à Marovoay, car le souverain voudrait lui vendre en même temps du riz.

« tout le travail des champs se fait avec des bèches en fer attachées à un long manche en bois »<sup>1</sup>, instruments qui ne peuvent être que l'*angady* merina nulle part ailleurs signalée<sup>2</sup>.

Ces faits et les liens commerciaux déjà mentionnés entre l'Imerina et le Nord-Ouest incitent à penser que c'est de cette dernière région que le riz de vallée fut importé à Tananarive. Une analyse des mythes et traditions concernant l'introduction du riz pourrait conduire à la même hypothèse si l'on admet, idée discutable, que l'absence de vrai mythe du riz est le signe de son introduction récente. Dans le folklore du Nord-Ouest<sup>3</sup>, l'origine du riz est un véritable mythe<sup>4</sup>; en Imerina, certains récits des *Tantara* sont franchement mythiques, tandis que d'autres se réfèrent à des personnages dont l'historicité est au moins supposée<sup>5</sup>; dans le Nord du Betsileo, au Fisakana, l'introduction du riz est présentée comme un fait historique<sup>6</sup>. Diverses données invitent donc à supposer que le riz de vallée est venu en Imerina par le Nord-Ouest, qui l'avait obtenu de l'Afrique de l'Est, où les civilisations rizicoles sont anciennes<sup>7</sup>, et il faut, en tout cas, estimer avec Ellis<sup>8</sup> que cette culture est assez récente sur les Hautes Terres, où elle n'était d'ailleurs pas générale au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Mais l'Imerina a, d'autre part, longtemps connu la culture du riz de *tavy* (brûlis forestier). C. Savaron nous parle ainsi des Merina-Antankaratra, qui la pratiquaient, comme celle des ignames, dans les forêts de l'Ankaratra; attaqués par des populations côtières, ils se regroupèrent dans une vallée, peut-être pour semer du riz inondé<sup>10</sup>. Aux portes mêmes de Tananarive, à Antanimena, C. Herbert observait, en 1888, la culture du *vary tomboka* sur les collines; elle s'effectuait avec des outils originaux : un maillet pour briser les mottes, un épieu pour désherber<sup>11</sup>, c'est-à-dire les instruments même que Barrau décrit en Nouvelle-Calédonie<sup>12</sup>. Cette technique est encore

1. *Ibid.*, t. II, pp. 11-12. L'auteur ne situe pas son observation, mais il n'a alors reconnu que la côte occidentale.
2. L'*angady* ne sera répandue qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le Lalangina, partie méridionale du Betsileo. Cf. H. DUBOIS, *Monographie des Betsileo*, Paris, 1938.
3. A. DANDOUAU, « Folklore sakalava et tsimihety. Origine du riz », *Revue de Madagascar*, 1927, pp. 453-459.
4. Le riz est volé à son père par la fille de Zanahary, épouse de Ratovoana, petit homme qui s'est créé lui-même. Le même récit se retrouve toutefois au Sud, en pays bara (cf. J. FAUBLÉE, *Récits bara*, Paris, 1947).
5. Cf. CALLET, *op. cit.*, t. I, p. 20 et t. III, pp. 229-230.
6. C. HANDFEST, *Histoire du Fisakana*, Tananarive, 1950.
7. PORTÈRES (« Vieilles agricultures... », *op. cit.*) estime que le riz est arrivé en Afrique de l'Est entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. A 250 kilomètres de la côte, dans la vallée de la Kilombero, en Tanzanie, R. JÄTZOLD et E. BAUM (*The Kilombero Valley : Characteristic Features of the Economic Geography of a Semi-Humid East African Flood Plain and Its Margins*, Munich, 1968) signalent que les habitants distinguent des riz « indigènes » et des riz importés d'Inde au XIX<sup>e</sup> siècle; dans cette région, on pratiquait au XIX<sup>e</sup> siècle la culture du riz irrigué et repiqué.
8. *Op. cit.*
9. Le R.P. CALLET, parlant ici en témoin oculaire, dit qu'on ne cultivait pas le riz, dans les années 1860, autour du lac Itasy, à 100 kilomètres à l'ouest de Tananarive (*op. cit.*, t. I, p. 22, note 27).
10. C. SAVARON, « Note sur les Antankaratra et la forêt de l'Ankaratra », *Bulletin de l'Académie Malgache* 14, 1931, pp. 67-73.
11. C. HERBERT, « Rice and Rice Culture in Madagascar », *Antananarivo Annual* 12, 1888, pp. 479-486.
12. J. BARRAU, *L'agriculture vivrière autochtone de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 1956, pp. 47-153.

connue de certains vieux paysans d'Imerina; si rien ne prouve qu'elle est plus ancienne que la culture du riz de vallée, elle se rattache incontestablement à une autre civilisation agricole, sans doute forestière.

Il en va de même pour des plantes comme le *saonjo* (taro) souvent considéré comme l'ancienne nourriture de base des Merina<sup>1</sup> et l'igname, si répandu jadis sur la côte orientale, que Mayeur cite en Imerina sous le nom de « cambarre »<sup>2</sup> et qui, en 1933, selon Perrier de La Bathie, y était plantée par pieds isolés près des habitations<sup>3</sup>. A la différence du riz de vallée, ces cultures ont dû être introduites par la côte orientale; leur présence ancienne en Imerina et leur survivance tardive conduisent à poser, sous un éclairage nouveau, le problème du passé forestier des Hautes Terres.

Tous les témoins ont décrit l'Imerina centrale comme un pays sans arbres, où le bois est si cher que le combustible est plus souvent de la paille ou de la bouse séchée. Mais est-ce un fait de nature ou le résultat d'une action humaine? A. Grandidier a nié que la forêt ait jamais pu exister sur les Hautes Terres<sup>4</sup>, mais il n'invoque comme arguments que le manque d'un horizon humifère forestier et l'absence de forêts dans l'Imerina de son époque. Or l'érosion est ici telle qu'elle a pu très vite arracher un horizon humifère fragile; d'autre part Grandidier n'a pas vu la forêt lorsqu'elle gênait ses théories<sup>5</sup>. Plus tard, H. Perrier de La Bathie<sup>6</sup> et H. Humbert<sup>7</sup> ont estimé que le climat des Hautes Terres était forestier, et les textes semblent leur donner raison.

Mayeur<sup>8</sup> écrit que la forêt commence à 20 kilomètres de Tananarive au sud et à 80 kilomètres ailleurs : c'est, à l'est, sans doute la principale voie d'immigration, au nord-ouest une zone d'expansion préférentielle des Merina; dans cette dernière direction, au demeurant, le Tampoketsa d'Ankazobe recèle encore des racines d'arbres de forêt<sup>9</sup>, tandis qu'à l'ouest subsiste aujourd'hui une bande continue de « bois » de *tapia* (*Uapaca bojeri*). Au

1. CALLET, *op. cit.* Dans les *Tantaran'ny Andriana* (t. IV, p. 693), le *saonjo* est appelé le « prince des légumes », et, selon VÉRIN (*op. cit.*), certains groupes des Hautes Terres l'ont eu longtemps pour nourriture de base. Le taro a pu être irrigué comme en Nouvelle-Calédonie. N'est-ce pas ce qu'évoque ce vers de *bain-teny* que nous a signalé Mme Domenichini-Ramiaramanana : « C'est bien un tubercule de *saonjo*, mais qui n'est pas de la ligne du haut. »?

2. N. MAYEUR, « Voyage au pays d'hancove (1785) », rédaction de M. DUMAINE, *Bulletin de l'Académie Malgache* 12 (2), 1913, pp. 13-42.

3. H. PERRIER DE LA BATHIE, *Les plantes introduites à Madagascar*, Toulouse, 1933.

4. Relevons seulement ce passage de ses *Carnets de voyage* touchant la région de Mantasoa, à 60 kilomètres à l'est de Tananarive : « Devant nous, à perte de vue, il n'y a plus même le moindre arbrisseau; à peine si à l'abri de quelque cavité quelques rares fougères ou de modestes bruyères élèvent leurs humbles têtes au-dessus de l'herbe rachitique qui recouvre uniformément et collines et fonds. Et on veut qu'il y ait eu jadis de vastes forêts là où le moindre arbuste ne peut croître aujourd'hui ! » (*Carnets, op. cit.*, B 17, p. 893).

5. Voici un exemple de cette cécité volontaire : parcourant l'Ankaratra en 1869, A. Grandidier nous déclare n'y avoir pas vu le moindre témoin forestier. Or, dans un livre paru en 1870, J. SIBREE (*Madagascar and Its People : Notes of a Four Years Resident*, Londres, 1870, p. 127) dit qu'à Tananarive, de sa fenêtre, il voyait l'Ankaratra « dark with forests » et ajoute qu'avec une longue-vue il apercevait les arbres jusqu'au sommet du massif.

6. H. PERRIER DE LA BATHIE, « Le Tsaratanana, l'Ankaratra et l'Andringitra », *Mémoires de l'Académie Malgache*, 3, 1927.

7. H. HUMBERT, « La destruction d'une flore insulaire par le feu : principaux aspects de la végétation à Madagascar », *Mémoires de l'Académie Malgache*, 5, 1927.

8. MAYEUR, « Voyage dans le Sud... », *op. cit.*

9. Communication orale de G. RAMANANTSOAVINA, Directeur des Eaux et Forêts.



sud, dans un *no man's land* entre l'Imerina et le Vakinankaratra, de grands massifs forestiers subsistèrent jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et, en 1889 encore, C. Savaron y a parcouru le dense bois sacré d'Ialatsara<sup>1</sup>. Même en Imerina centrale, malgré la disparition rapide de certaines espèces<sup>2</sup>, ont subsisté du moins des arbres reliques<sup>3</sup>; plus anciennement, la tradition mentionne sous Ralambo une grande forêt entre Alasora et Ambatomanga : un grand feu la fit disparaître sauf quelques témoins qui subsistaient au temps d'Andrianampoinimerina<sup>4</sup>. Bien des conventions de *fokonolona* (communautés paysannes) se préoccupent de la forêt : celle d'Ambohitromby (13 kilomètres à l'est de Tananarive) interdit de garder bœufs et moutons dans la forêt ou d'y faire des cultures<sup>5</sup>; c'est faire écho aux discours d'Andrianampoinimerina qui invitent à protéger les restes de forêt d'où la veuve et l'orphelin tirent une bonne part de leurs ressources<sup>6</sup>. Pourtant, c'est sans doute sous ce monarque que la forêt, mieux conservée apparemment dans les fonds, a subi les dernières attaques : on a souvent dit qu'on détruisait ainsi des repaires de voleurs, mais on voulait aussi écarter des rizières les insectes nuisibles<sup>7</sup>. La fin de la forêt pourrait être le signe du triomphe de la riziculture sur l'agriculture de brûlis; mais son recul antérieur et décisif fut le fait d'essarteurs, car des riziculteurs, même s'ils pratiquaient aussi des brûlis pastoraux, en eussent laissé subsister d'importants témoins<sup>8</sup>.

### III. ÉQUILIBRE OU CONCURRENCE DES SYSTÈMES DE CULTURES

A l'époque où commencent à apparaître des documents écrits, système de cultures forestier et riziculture de vallée sont depuis quelque temps entrés en association et en concurrence. Certes l'évolution des conditions écologiques a déjà gravement altéré le premier mode d'utilisation du sol; il n'en a pas moins subsisté en s'adaptant, et a pu, à certaines phases historiques, reprendre plus d'importance, selon les conditions de maîtrise de l'espace.

Les techniques de la culture pluviale sur les collines ont rarement attiré l'attention des observateurs, plus séduits par la belle ordonnance des rizières. Les notations sont d'ailleurs assez contradictoires : certains voient des collines largement incultes, aux maigres récoltes, d'autres au contraire notent la variété des plantes cultivées et le soin qu'on leur donne; pourtant la plupart reconnaissent que, d'un sol ingrat, les Merina tirent le maximum

1. C. SAVARON, « Mes souvenirs : à Madagascar avant et après la conquête (1886-1898) », *Mémoires de l'Académie Malgache* 13, 1932.

2. Selon HUMBERT (*op. cit.*), beaucoup d'espèces recueillies par le botaniste Bojer en 1835 n'ont pas été retrouvées par la suite.

3. J. BARON, « Jottings on Some of the Plants of Imerina », *Antananarivo Annual* 3, 1878, pp. 513-524.

4. C. SAVARON, « Contribution à l'histoire de l'Imerina », *Bulletin de l'Académie Malgache* 11, 1928, pp. 61-81.

5. G. JULIEN, « Textes relatifs aux conditions de l'agriculture sous l'ancien gouvernement malgache », *Bulletin économique de Madagascar* 10, 1910, pp. 1-11.

6. CALLET, *op. cit.*, t. III, p. 199.

7. Daire du R.P. FINAZ, 1855, p. 127, manuscrit (Archives de l'Archevêché de Tananarive, Diaires n° 20).

8. Selon P. MORAT, botaniste à l'ORSTOM, dans les conditions actuelles de pratique agricole, la limite entre forêts et formations herbacées dans le Sud des Hautes Terres est d'une grande stabilité.

par une culture attentive<sup>1</sup>. Mais les façons culturales pratiquées nous resteraient largement inconnues sans un passage d'un précieux document en langue malgache, le manuscrit dit « de l'Ombiasy de Ranavalona I<sup>re</sup> »<sup>2</sup>.

Tout en négligeant certaines cultures alors pratiquées en Imerina<sup>3</sup>, ce texte énumère la plupart d'entre elles en exposant par le menu la meilleure façon de les cultiver. Hors du riz, les céréales — maïs et sorgho — occupent une place très secondaire; très rares aussi, comme aujourd'hui, les oléagineux qui ne sont guère que des produits de cueillette. D'une toute autre importance sont les racines et tubercules — manioc, patate, igname, pomme de terre — et les légumineuses riches en protides et en graisses — haricot, arachide, voanjobory (*Voandzeia subterranea*), voavahy; les plantes industrielles nécessaires à l'artisanat sont bien représentées, par le chanvre, le cotonnier, le mûrier et l'ambrevade (*Cajanus indicus*<sup>4</sup>); fruits et légumes, assez nombreux, ne comprennent guère de plantes importées. Il s'agit au total d'un ensemble hétéroclite où se mêlent plantes d'introduction ancienne et récente, normalement cultivées sous des climats très divers. Seules ont aujourd'hui disparu des espèces locales mal domestiquées, le coton, décidément inadapté, et des plantes qui, comme l'igname, ont trouvé leur substitut.

Les techniques culturales témoignent d'une science réelle et d'un travail soutenu. Il n'y a guère d'adaptation des cultures au milieu : on se soucie peu de la qualité du sol, on ne parle pas de rotation. On s'efforce plutôt, par un effort obstiné, de créer aux plantes un milieu artificiel où elles puissent vivre. A l'exception du manioc<sup>5</sup>, toutes les cultures sont fumées, non point, sauf pour le coton, avec du fumier animal, mais avec des cendres. Celles-ci ne sauraient provenir du simple brûlis d'herbes, mais, si l'on en juge par l'usage actuel, elles devaient être un mélange complexe de cendres des foyers, de détritiques de ménage, voire de fumier animal, accumulé dans des trous et soigneusement brûlé. Adaptant l'ancien brûlis forestier à un milieu naturel très appauvri, les paysans concentraient sur des surfaces minimales les cendres fertilisantes tirées d'espaces beaucoup plus étendus. Alors que le *chitimene*

1. Ainsi ces lignes de FRAPPAZ (in : R. DECARY (ed.), *Les voyages du lieutenant de vaisseau Frappaz dans les mers des Indes. Collection de documents concernant Madagascar et les pays voisins*, Tananarive, 1939, p. 144) : « Les Ovas ne se procurent le coton qu'à force de soins, car le sol est tellement impropre à cette culture que le cotonnier y produit à peine et ne s'élève [sic] jamais à plus d'un pied. »

2. P. VÉRIN, « L'agriculture en Imerina, il y a un siècle, d'après un manuscrit ancien », *Terre malgache* (6), juil. 1969, pp. 95-104. Ce document est conservé au Musée de l'Homme (Manuscrits merina : fonds Grandidier du Département Madagascar); une copie en existe à Tananarive (Bibliothèque de l'Académie Malgache). L'origine du texte reste mystérieuse; le fragment concernant l'agriculture fait partie du Cahier n° 10 du premier volume, du 6 adalo 1870. Il semble s'agir de renseignements rassemblés à la demande d'A. Grandidier, peut-être par J. Laborde. Le style du texte donne à penser que l'on a fidèlement transcrit l'exposé d'un paysan.

3. Le saonjo n'est pas cité, non plus que le bananier.

4. Légumineuse arbustive qui peut être utilisée dans l'alimentation humaine, mais qui, en Imerina, servait essentiellement à l'élevage des vers à soie.

5. On ne parle pas non plus de fumure pour le voanjobory, mais d'autres témoignages et les observations actuelles donnent à penser qu'il s'agit d'un oubli. Pour le manioc, on notera cependant que les *Tantaran'ny Andriana* décrivent l'« invention », sous Andrianampoinimerina, du manioc fumé « au trou » par le sage Hagamainty : il aurait fallu huit hommes pour porter les produits d'une bouture (cf. CALLET, *op. cit.*, t. IV, p. 508).

d'Afrique australe entasse les cendres en buttes, l'agriculture merina les disposait, plus parcimonieusement et à plus grands frais, dans des trous<sup>1</sup> dont les dimensions et l'espacement étaient soigneusement codifiés : on peut parler d'une véritable culture en pots qui subsiste parfois encore aujourd'hui. Après les semis on effectuait de nombreux travaux : sarclages répétés, binages, buttages, arrosage ou irrigation pour les plantes qui, comme le tabac, sont semées avant les pluies. Il s'agissait, en bref, d'une agriculture soigneuse et savante à sa manière.

Des pratiques culturelles assez intensives, qui façonnent sur les parcelles des micro-reliefs de buttes et de trous ne supposent-elles pas, dans un pays assez accidenté, un aménagement permanent du sol qui atténue les pentes et modère l'érosion ? Il faut avouer que, sur ce point, le silence des textes et la richesse des vestiges contrastent étonnamment ; certaines des parties les plus peuplées de l'Imerina et du Betsileo portent des aménagements de pente très poussés, « rideaux » ou terrasses sèches<sup>2</sup>, sur des terres non irriguées. Beaucoup de ces formes sont de toute évidence anciennes : aménagements savants moulant des sites fortifiés, « rideaux » sur des collines totalement abandonnées. Or, aucun observateur ne les a relevées. Certes, il a pu s'agir parfois, pour les « rideaux », de créations progressives, presque involontaires, dues au mode de bêche du sol<sup>3</sup>. Mais des aménagements plus systématiques doivent être le fruit d'une action volontaire ; maintes collines portent de véritables terrasses taillées dans le sol, disposées en parcelles rayonnantes supposant une division permanente du sol. Le manque de continuité des terrasses, la situation topographique infirment le plus souvent l'hypothèse d'une irrigation ancienne<sup>4</sup>. On a pu y semer, certes du riz pluvial, mais leur aménagement minutieux est, plus généralement, en rapport avec une polyculture soignée sur les collines.

Il est toutefois patent que, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la clé de l'agriculture merina est une riziculture de vallée qui est en train de généraliser des techniques raffinées. Celles-ci nous sont pour la première fois décrites par W. Ellis<sup>5</sup> en 1838. Le sol de la rizière est bêché et les mottes, entassées en billons, sont laissées à sécher plusieurs mois ; étalées sur le champ, elles sont mêlées de cendre, arrosées et brisées. Les semences qui, à la suite d'une pré-germination, ont été mises dans une pépinière fumée fournissent des plants qu'on repique brin par brin sur un sol bien préparé — un boisseau de

1. Ne sont pas cultivés dans des trous les légumes, le chanvre, le manioc et la patate.
2. Cf. J.-P. RAISON, « Paysage rural et démographie : Leimavo (Nord du Betsileo) », *Études rurales* (37-39), janv.-sept. 1970, pp. 345-377.
3. On fait normalement, en amont des parcelles, un fossé de protection contre le ruissellement, puis on bêche en partant du haut et chaque motte est déplacée vers l'aval ; ainsi l'amont est abaissé de la hauteur d'une motte et l'aval rehaussé d'autant. Ce mode de travail, joint aux effets du colluvionnement, peut amener la formation progressive de « rideaux » ; ceci semble confirmé par la comparaison de photographies anciennes et des paysages actuels.
4. On trouve hors d'Imerina des aménagements semblables, comme à Imady, près d'Ambositra (Nord du Betsileo).
5. *Op. cit.* Lorsqu'il rédigea son livre, W. Ellis n'était pas venu à Madagascar ; il était pourtant remarquablement informé. Il semble avoir utilisé un très gros manuscrit rédigé par les missionnaires Freeman, Griffiths, Johns et Jones (Archives L.M.S. Londres : Lettres, Box 4, Folder 2, Jacket D). Ce document a disparu alors qu'un Prospectus, imprimé en 1829, annonçait la proche impression d'un manuscrit de 100 pages (Archives L.M.S., Londres, Lettres, Box 3, Folder 2, Jacket A) que les auteurs révisèrent d'ailleurs considérablement par la suite.

semence pouvant donner plus de soixante-dix fois son poids<sup>1</sup>. Le niveau de l'eau semble particulièrement contrôlé sur les pépinières selon la croissance des plants; mais la qualité des travaux était beaucoup plus inégale dans les rizières. Si l'on en croit, d'ailleurs, Hastie<sup>2</sup> le repiquage même était loin d'être généralisé en Imerina : le degré d'évolution technique variait selon la densité de population et n'atteignait son maximum qu'aux environs de la capitale. En tout cas, la riziculture merina disposait, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de techniques fines dont la pratique nous est attestée jusqu'au début du siècle suivant<sup>3</sup>, qui furent ensuite négligées, sinon oubliées<sup>4</sup>, et dont la plupart sont répandues aujourd'hui comme des nouveautés par les ingénieurs de l'« Opération Productivité Rizicole ».

Mais, pour gagner de nouveaux terroirs à une riziculture intensive, il fallait qu'évoluent aussi les modes d'organisation de l'espace. Celle-ci peut prendre des formes différentes selon les types de terroirs rizicoles utilisables, qu'on peut sommairement diviser en quatre types, d'utilisation de plus en plus délicate : les vallons, les pentes de collines, les secteurs amont et les secteurs aval des plaines.

Lorsque le riz était seulement cultivé au cours de la saison des pluies, la création de rizières impliquait la protection contre un excès d'eau plus qu'une organisation de l'irrigation<sup>5</sup>. Aussi l'aménagement des petits vallons ne posait-il aucun problème grave aux exploitants; les canaux qui ceinturent encore les vallons semblent avoir été créés avant tout comme protection contre le ruissellement<sup>6</sup>; sources et eaux de pluies suffisaient largement aux besoins de la plante. La construction de terrasses sur les versants était par contre difficile, car un relief très fragmenté réduit à l'extrême les bassins de réception. Pourtant, Mayeur<sup>7</sup> signale près des villages des réservoirs qui servaient à remplir les fossés, mais aussi à irriguer certaines cultures, et l'on peut penser qu'à certaines époques, en temps de trouble et de dégradation, les collines étaient un refuge pour les rizières, mais ces temps étaient passés au XIX<sup>e</sup> siècle.

1. Ellis exagère ici manifestement : avec les méthodes traditionnelles (7,5 ares de pépinière par hectare de rizière, semis de 20 kilogrammes par are) on pourrait avoir des rendements supérieurs à 10 tonnes à l'hectare. Les semis ont pu cependant être alors moins denses puisqu'on repiquait à un brin, et en tous cas, les rendements ont sûrement été fort élevés. Les évaluations postérieures sont très nettement plus faibles.
2. J. HASTIE, « Le voyage de Tananarive en 1817 », manuscrits de James Hastie, *Bulletin de l'Académie Malgache* 2, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1903, pp. 91-114, 173-192 et 241-269 et plus particulièrement p. 252.
3. Voir les descriptions de CALLET (*op. cit.*, t. I, pp. 522-528), J. SIBREE (« The Changing Year in Central Madagascar », *Antananarivo Annual* 12, 1888, pp. 479-486), HERBERT (*op. cit.*) et L. GALTÉ (« La culture du riz à Madagascar », *Bulletin économique de Madagascar* 12, 1912, pp. 13-29).
4. E. FAUROY (*Les transformations d'une communauté villageoise malgache*, Tananarive, 1970, ronéo), enquêtant à peu de distance au sud d'Antsirabe, a constaté que seuls quelques vieillards gardaient le souvenir de la technique de prégermination des semences, décrite par MAYEUR (« Voyage dans le Sud... », *op. cit.*).
5. Tananarive reçoit en moyenne 1 350 millimètres de pluie, de la mi-octobre à la fin de mars (165 jours); avec 1 500 millimètres tombant en 140 jours, les Diola de Casamance cultivent du riz pluvial en casiers sur des sols sableux (*cf.* P. PÉLISSIER, *Les paysans du Sénégal : les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Saint-Yrieix, 1966).
6. R. DOUËSSIN, *Géographie agraire des plaines de Tananarive*, Tananarive, 1970, ronéo.
7. MAYEUR, « Voyage dans le Sud... », *op. cit.*, p. 159.

L'aménagement des secteurs amont des plaines contraignit déjà de créer des digues contre les plus fortes crues : ceci ne pouvait être l'œuvre d'un seul village, mais supposait déjà l'unité d'un pouvoir politique à l'échelle d'une petite région. Ainsi, autour d'Alasora, où les premières digues date-raient de Ralambo, on a pu procéder par étapes pour protéger divers secteurs de la vallée de l'Ikopa. Mais en aval, où la rivière, grossie de la Sisaony et de l'Andromba, s'étalait dans des marais et des cuvettes mal colmatées, un aménagement n'était possible que s'il existait une unité de conception à l'échelle des plaines. L'unité politique réalisée par Andriamasinavalona permit de tenter de maîtriser l'Ikopa en la gainant de digues ; l'évolution politique rejoignait les nécessités économiques, car l'avènement du grand souverain fut précédé de longues famines, causées tant par des calamités naturelles que par une pression démographique excessive sur des rizières trop exigües.

L'action d'Andriamasinavalona fut cependant incomplète et temporaire. Dans un pays à nouveau divisé, les luttes intestines empêchèrent l'entretien des ouvrages et le maintien des surfaces rizicoles. On imagine facilement, mais sans textes à l'appui, les communautés paysannes contraintes de compter davantage sur les ressources des collines. La grande œuvre du nouvel unificateur, Andrianampoinimerina, fut donc d'abord de restauration et de consolidation : on refit plus grandes et plus solides les digues de l'Ikopa. Mais l'innovation décisive fut la conquête de terres nouvelles au nord, toujours inondées au cœur de la saison des pluies, où il fallait une culture de première saison, le vary aloha : révolution technique, certes, mais tout autant révolution politique.

Andrianampoinimerina et son conseiller Hagamainty sont présentés par les *Tantaran'ny Andriana* comme « inventeurs » du vary aloha. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse encore d'un « anachronisme descendant » ; car le pays d'Alasora, plus anciennement mis en valeur et qui porte aujourd'hui du vary aloha, pouvait être auparavant cultivé plus tardivement, en *vary sia*, semé en août et récolté en mars, et qui n'impose strictement que l'irrigation des pépinières<sup>1</sup>.

Le vary aloha semble un médiocre pis-aller, une culture contre nature. Semés très serrés dès avril-mai, avant les grands froids, les plants restent au moins cinq mois en pépinière ; un assèchement brutal les met en repos végétatif : jaunis, âgés, ils semblent peu aptes à taller. L'irrigation des pépinières et des rizières contraignait à d'importants aménagements : grands réservoirs<sup>2</sup>, canaux d'irrigation supposaient une belle maîtrise de l'hydraulique et un entretien régulier. Comme déjà le vary sia, le vary aloha imposait le repiquage, qui n'était pas encore une règle générale dans l'Imerina des années 1820, et qui dut s'étendre plus largement quand la crise de l'artisanat textile réduisit beaucoup de femmes au sous-emploi<sup>3</sup>.

Pourtant cette culture n'était pas un simple pis-aller, coûteux en travail,

1. A.R.M., Cabinet Civil, D 120. En 1919, le vary sia n'était cultivé que dans la région d'Alasora.

2. G. CARLE, « Note sur les bassins réservoirs de la vallée inférieure de la Mamba, affluent de l'Ikopa », *Bulletin économique de Madagascar* 10, 1910, pp. 169-173.

3. MAYEUR (« Voyage dans le Sud... », *op. cit.*) note que les femmes n'ont pas de part dans l'activité agricole ; elles travaillent la soie, le coton, le raphia. Or le repiquage fut toujours, à la différence du semis, une tâche spécifiquement féminine.

adopté faute de grands riz flottants qui supportent l'inondation. Ses rendements furent, jusqu'à une date très récente, sensiblement supérieurs à ceux du riz de deuxième saison, parce que, le plus souvent, elle bénéficiait, grâce à l'irrigation, d'un meilleur contrôle de l'eau. Le riz de première saison avait d'autres avantages aux yeux des Merina : ses espèces donnaient des grains plus lourds, perdant moins au décortiquage, gonflant plus à la cuisson; récolté tôt, il se vendait à des prix élevés, et donnait un regain. En 1906, G. Carle estimait le rapport d'un hectare de vary aloha entre 300 et 380 F, contre 150 à 375 F pour le riz de deuxième saison, et notait que beaucoup de paysans du Betsimitatatra creusaient leurs rizières pour pouvoir cultiver du vary aloha<sup>1</sup>.

La mise en valeur de nouvelles terres permit au souverain de répartir à sa guise de larges espaces : le paysage rural des terres de vary aloha porte la marque de cette division volontaire, avec ses lanières régulières, matérialisant les *hetra*<sup>2</sup> attribués à chaque homme libre. Plus que sur les terres anciennement occupées c'est ici que le souverain concrétisa son idéal d'une paysannerie stable et bien dotée de terres, solidement encadrée dans des structures territoriales et claniques. Car, au niveau supérieur, la terre fut divisée entre les groupes historiques : chacune des six grandes unités de l'Imerina reçut sa part, délimitée par les nouvelles digues<sup>3</sup>. Mais toute frontière est à la fois une limite et un lieu de relations qui dégénéreraient en querelles sans l'arbitrage d'une autorité supérieure : l'utilisation des bassins réservoirs de la Mamba en est un exemple<sup>4</sup>. Les digues séparant les trois groupes des Tsimahafotsy, Tsimiamboholahy et Antehiroka<sup>5</sup>, créaient sur l'emplacement de marais des bassins réservoirs qui permettaient l'irrigation, en saison sèche, des rizières des Antehiroka; ceux-ci, en revanche, demeurant en aval, devaient évacuer les excédents d'eau, en saison des pluies, et quoiqu'il leur en coûtât, pour éviter l'inondation des terres Tsimahafotsy; si, par contre, les Antehiroka ponctionnaient trop les réservoirs, leurs voisins d'amont pourraient puiser à des réservoirs situés plus haut : autant de manœuvres délicates qui supposaient en fait un fréquent recours à l'arbitrage du roi, ainsi doté d'une autorité nouvelle sur des questions vitales.

La culture du vary aloha accrut les solidarités géographiques entre communautés rurales. Le petit vallon est un monde clos, autonome, où la pépinière jouxte la rizière; les terres de vary aloha dépendent d'alentour pour l'eau et aussi pour les pépinières de saison sèche. Peu de sites conviennent à celles-ci, il faut les grouper, en organiser collectivement l'irrigation, et souvent disposer d'un lopin fort éloigné de sa rizière. Sans contrôle, cette situation serait source de conflits : les plants étant une denrée chère, les heureux bénéficiaires de sites privilégiés devaient tenter d'en accaparer la production.

1. A.R.M., Cabinet Civil, D 118.

2. Surface variable suivant la richesse des terres : entre 400 et 4 000 mètres carrés.

3. Cf. CALLET, *op. cit.*, t. III, pp. 410-412, où sont décrites les limites entre Tsimahafotsy, Mandiavato, Tsimiamboholahy et Voromahery.

4. CARLE, *op. cit.*

5. « Clans » territoriaux habitant les régions d'Ambohimanga, Ilafy et Ambohimananarina; les Antehiroka sont des descendants de Vazimba.

L'extension très rapide des superficies rizicoles entraînait un déséquilibre du système de cultures au profit du riz de vallée. Andrianampoinimerina n'y était pas hostile : n'avait-il pas proclamé « le riz et moi sommes un » ? Signe de l'unité, facteur de l'unification, la riziculture intensive était encouragée; chacun devait cultiver et même fumer son hetra. Mais il fallait aussi éviter l'abandon des collines, et parer à tout risque de disette en maintenant notamment la culture du manioc et des autres aliments « noirs » que, dans un langage frappant, le roi oppose au riz, aliment blanc : « Les aliments noirs sont le complément du riz, et si l'on a beaucoup de riz sans avoir d'aliments noirs, c'est comme si l'on manquait d'aliments. »<sup>1</sup> Exhortation vaine, semble-t-il : découragés sans doute par le faible rapport des sols de tanety, en dépit d'un travail presque aussi accaparant que la riziculture intensive, les paysans se consacrèrent de plus en plus à celle-ci. Alors qu' auparavant on voyait alterner, selon que régnaient l'ordre ou l'insécurité, des phases d'extension des rizières ou de repli sur les collines habitées au profit des cultures pluviales, cet équilibre instable est désormais rompu, et peu à peu les collines délaissées prennent les couleurs tristes d'une pseudo-steppe désolée qui frappèrent tant les observateurs du xix<sup>e</sup> siècle. Les troupeaux eux-mêmes ne vinrent guère animer ces herbages de faible valeur; pas plus qu'avant ils ne seront un élément important pour le fonctionnement du système de cultures. Certaines formes d'association de l'agriculture et de l'élevage semblent pourtant avoir été connues de longue date. Au cœur de l'Imerina on a, comme sur les côtes, fait piétiner les rizières par les troupeaux de bœufs; la fertilisation par les déjections animales était admise et parfois pratiquée, et Andrianampoinimerina encouragea la construction de parcs à bœufs et de canaux pour conduire le purin aux rizières<sup>2</sup>. En fait, cependant, le « parc à bœufs » justifiait souvent mal son nom; on incitait à en creuser même ceux qui n'avaient pas de bêtes à y mettre<sup>3</sup> : la fosse n'était alors seulement, comme souvent aujourd'hui, que le lieu où l'on entasse et brûle les détritiques.

Une raréfaction progressive du cheptel aurait-elle provoqué le recours aux cendres ? Il ne semble pas. Tous les textes anciens et notamment les *Tantaran'ny Andriana* semblent dire que les bovins étaient moins nombreux avant Andrianampoinimerina, par suite des troubles mais aussi de l'occupation des collines par les champs. L'unification de l'Imerina et la paix provoquèrent un afflux de bêtes des régions voisines<sup>4</sup>; pourtant, à ce moment même, le roi interdit formellement le piétinage des rizières dans le Betsimihata. Il justifiait cette mesure par son désir d'éviter la manifestation d'inégalités sociales<sup>5</sup>; d'autres ont estimé que le piétinage provoquait, dans les plaines de Tananarive, le durcissement du sol en profondeur<sup>6</sup>. Quoi qu'il en soit, dès cette époque les troupeaux sont souvent expédiés dans des régions périphériques, souvent à plus de cent kilomètres, et cet exode

1. CALLET, *op. cit.*, t. IV, p. 506.

2. *Ibid.*, t. III, pp. 153-154.

3. *Ibid.*, t. I, p. 104 et pp. 114-115.

4. *Ibid.*, t. III, p. 312.

5. *Ibid.*, t. IV, p. 406.

6. GRANDIDIER, *Carnets...*, *op. cit.*, A 20, p. 1196.

s'accroît sous Radama I<sup>er</sup>, quand la conquête assura aux classes dirigeantes une quantité croissante de bœufs.

Pour d'autres motifs, l'élevage porcin fut longtemps ignoré : les porcs faisaient l'objet d'un interdit (*fady*) au cœur de l'Imerina. Les justifications de cette tradition sont, comme bien souvent, peu satisfaisantes : selon certains les porcs auraient, en détruisant les récoltes, en endommageant digues et diguettes, nuï à l'alimentation des hommes<sup>1</sup>, d'autres avancent des raisons d'hygiène publique<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, les porcs, élevés ailleurs en Imerina, n'inspiraient aucune répulsion; lorsqu'en 1823 Radama I<sup>er</sup> leva l'interdit, ils se multiplièrent très rapidement<sup>3</sup>, mais leurs déjections ne semblent pas avoir été utilisées pour la fumure.

Reste un animal aujourd'hui presque absent d'Imerina, le mouton, d'une espèce à queue grasse voisine de celle du Cap. Ils paissaient en troupeaux importants et A. Grandidier note que les Merina sont, avec les habitants du Sud, les seuls vrais éleveurs de moutons à Madagascar<sup>4</sup>. Mais ces bêtes, de faible qualité, ne pouvaient fournir qu'une assez médiocre fumure<sup>5</sup>. Il en allait de même des volailles, pourtant nombreuses autour de la capitale, beaucoup plus rares dans le reste du pays<sup>6</sup>.

L'association de l'agriculture et de l'élevage, admise en principe, ne semble pas être vraiment passée dans les faits; ceci s'explique en partie par les effectifs médiocres du gros bétail, qu'auraient pu compenser des techniques intensives<sup>7</sup>, par l'utilisation du fumier comme combustible, peut-être enfin par une consommation appréciable de viande. Cette faiblesse du système de cultures n'est sans doute pas étrangère à sa dégradation, mais elle ne saurait suffire à expliquer la brève durée de l'« âge d'or » de l'agriculture merina.

#### IV. ÉVOLUTION ET DÉGRADATION DE L'AGRICULTURE MERINA

Le premier signe de la dégradation de la civilisation agricole ancienne, fut, à n'en pas douter, la décadence irrémédiable de la culture pluviale; outre les causes techniques, extension des rizières, insuffisance de la fumure, des facteurs économiques doivent en rendre compte. Nombre de champs alimentaient l'artisanat, et notamment l'artisanat textile<sup>8</sup>; or celui-ci, en raison de coûts trop élevés, connut une très grave crise quand, sous Radama I<sup>er</sup>,

1. G.-S. CHAPUS, « Le soin du bien-être du peuple sous le règne d'Andrianampoinimerina », *Bulletin de l'Académie Malgache* 30, 1951-1952, pp. 1-11.

2. GRANDIDIER, *Carnets...*, *op. cit.*, A 32, p. 2360.

3. La levée de l'interdit — sur laquelle reviendra Ranavalona I<sup>re</sup> — date de février 1823; dès la fin de l'année, les missionnaires britanniques en tournée reçoivent très souvent le cadeau d'un porc (Archives L.M.S., Londres, Journaux, Box 1).

4. GRANDIDIER, *Carnets...*, *op. cit.*, A 20, p. 1230.

5. La place du mouton dans la vie de l'Imerina ancienne est notamment attestée par certains termes de vocabulaire; ainsi, la compensation matrimoniale est-elle appelée « vodi-ondry », l'arrière du mouton. Curieusement, aujourd'hui la viande de mouton est fort peu prisée.

6. GRANDIDIER, *Carnets...*, *op. cit.*, A 21, p. 1451. Les fientes de volailles jouent pourtant parfois aujourd'hui un rôle appréciable dans la fertilisation des champs.

7. Certaines étaient connues, comme l'embouche des « bœufs de fosse » qui séjournent en permanence au parc.

8. Le cotonnier, cependant, a parfois été cultivé dans les vallées, en alternance avec le riz, selon G. FROMENT « Le coton à Madagascar », *Revue de Madagascar*, sept. 1904, pp. 259-273.



s'accrut le commerce avec l'Europe<sup>1</sup>. La culture de tanety se rétracta, et se déplaça comme l'habitat : avec les sites fortifiés, « rideaux » et terrasses furent délaissés; les champs s'installèrent dans les fossés et plus bas sur les pentes où, moins groupés et moins nombreux, ils furent entourés d'épineux, notamment de *songo-songo* (*Euphorbia splendens*<sup>2</sup>) ; souvent aussi, quand les maisons s'abritèrent derrière les hauts murs de terre d'un *tamboho*, l'enclos devint le lieu d'une culture intensive, bien fumée grâce au voisinage des fosses à bœufs<sup>3</sup>. Beaucoup de personnes aisées s'enorgueillirent de leurs jardins soignés où poussaient des arbres de rapport.

Mais les vallées et plaines rizicoles occupaient l'essentiel des énergies; c'est d'elles que dépendaient le bien-être du peuple et la prospérité de l'Imerina. Était-ce un choix prudent ? Peut-être pas, car l'œuvre d'Andrianampoinimerina contenait en germe les causes de sa décadence. En enserrant l'Ikopa et la Sisaony dans des digues continues sans leur ménager d'exutoires, en allongeant de vingt kilomètres le cours de la Sisaony, sans modifier d'autres éléments du profil<sup>4</sup>, on favorisait l'alluvionnement entre les digues et l'élévation des lits fluviaux. L'inondation devenait chaque année plus menaçante et le drainage, toujours incertain<sup>5</sup>, plus malaisé. Ni la vigilance des surveillants des digues, ni les efforts du Ministère des Travaux Publics<sup>6</sup> n'empêchèrent la multiplication des catastrophes; citons seulement la série d'inondations de 1863-1868, notamment celle de janvier 1868 où les brèches furent telles qu'il fallut six jours et 50 000 personnes, dont certaines venues de près de cent kilomètres, pour en venir à bout<sup>7</sup>. Que d'énergie dépensée, que d'arbres abattus et transportés de loin pour étayer des ouvrages qu'on n'avait jamais le temps de refaire solidement ! On a trop souvent écrit que la décadence des aménagements hydrauliques date du règne trop libéral de Radama II<sup>8</sup> : en fait, elle relevait largement de l'évolution morphologique.

Mais une crise générale, démographique, humaine, sociale a sans doute accéléré ce processus. Poussée par les conseillers européens, puis par la logique de son ambition, la monarchie merina s'engagea, avec Radama I<sup>er</sup>, dans la lourde tâche d'une conquête et d'un contrôle de l'île selon des formes en partie inspirées de l'Europe. Fardeau trop lourd pour un peuple capable mais pauvre, assez nombreux mais dont le taux de croissance était encore faible. On devine, plus qu'on ne connaît, les terribles pertes de certaines campagnes militaires et de l'occupation de côtes malsaines; on sait

1. Le tisserand missionnaire Rowlands, en 1824, ne pouvait acheter à moins de 5 piastres (25 F) le coton nécessaire à la production d'une pièce de tissu, qui, importée, valait tout au plus 4 piastres à Tananarive (Archives L.M.S., Londres, Lettres, Box 2, Folder 1, Jacket A).
2. Épineux allongé à fleurs rouges ou jaunes, rare aujourd'hui dans la campagne merina, mais encore planté en haies dans certaines régions du Betsileo.
3. J. CHAUVIN, « Les tamboho d'Imerina », *Revue de Madagascar*, janv. 1941, pp. 79-93. Andrianampoinimerina le premier aurait abrité ses bananiers dans un tamboho.
4. Il n'y avait pas de barrages de retenue en amont, et on n'avait pu toucher aux seuils rocheux d'aval, à Bevomanga et Farahantsana.
5. Il n'y a jamais eu en réalité de canaux spécifiquement consacrés au drainage.
6. Créé en 1881 par le Premier Ministre Rainilaiarivony.
7. Fonds Rabary, Bibliothèque Nationale, Tananarive. Recueil d'articles de missionnaires protestants, établi par COUSINS.
8. Fils de Ranavalona I<sup>re</sup>, qui monta sur le trône en 1861 et fut assassiné en 1863.

aussi que les corvées royales se firent de plus en plus lourdes pour les hommes libres, ainsi détournés de l'agriculture et, en saison sèche, de l'entretien du réseau hydraulique. Certes, de nombreux esclaves vinrent en partie remplacer les Merina occupés ailleurs<sup>1</sup>, mais ils étaient fort inégalement distribués : A. Grandidier estimait qu'un tiers des hommes libres n'en avait pas tandis que les riches en possédaient souvent 200 à 300, dont beaucoup étaient oisifs<sup>2</sup>. Au demeurant, ces esclaves, sans doute capables de cultiver comme leurs maîtres, n'étaient que rarement surveillés par ceux-ci, et étaient de ce fait peu actifs ou peu efficaces. Non que les grandes familles aient négligé de tirer de la terre des ressources ; mais, hors de leurs plantations et jardins d'agrément, ils se soucièrent plutôt d'accaparer des terres, d'acquérir des monopoles par la faveur du prince ou la simple intimidation. D'un intérêt particulier étaient les pépinières de vary aloha et les canaux, qui permettaient de contrôler l'ensemble de la production rizicole. Ainsi voit-on quatre grands notables<sup>3</sup> s'attribuer le grand canal d'Isotry, indispensable au drainage du Betsimitatatra, le planter en *zozoro* (*Cyperus emirnensis*<sup>4</sup>) puis, quand il fut largement comblé, en pépinière de vary aloha<sup>5</sup>. Ainsi que l'écrivait en 1914 un fonctionnaire malgache, « la reine avait enlevé comme il lui plaisait beaucoup de biens du peuple. Ces façons d'agir imitées par tous les princes, par le Premier Ministre et ses parents et par tous les officiers [...] poussèrent à un tel point qu'on croyait que c'était devenu la coutume »<sup>6</sup>. Privés de terres essentielles, les paysans cherchaient souvent à s'en créer de nouvelles en installant des pépinières dans le lit du fleuve, augmentant ainsi les risques de rupture des digues.

Le bel aménagement des plaines de Tananarive avait ainsi atteint, en 1895, un état de délabrement dangereux et les superficies cultivables s'étaient, sans conteste, réduites. Mais les premières années d'administration française ne virent, bien au contraire, aucune amélioration. Ignorants et peu soucieux des contraintes du système hydraulique, les Européens le démembrèrent d'abord souvent, soit en détournant les eaux pour construire des usines<sup>7</sup>, soit en barrant leurs exutoires par de nouvelles routes-digues. Abusant de l'autorité des nouveaux conquérants, ils acquirent, et souvent dans un but comparable, les terres des dirigeants malgaches<sup>8</sup> ; profitant de l'insurrection des *menalamba* et de la fuite des populations, certains parvinrent à s'octroyer de grandes surfaces qu'ils mirent en métayage<sup>9</sup>. Toujours

1. Leur nombre aurait quintuplé entre 1833 et 1869, selon GRANDIDIER (*Carnets...*, *op. cit.*, A 21, p. 1296).

2. *Ibid.*

3. Dont le frère aîné et un cousin germain du Premier Ministre.

4. Ou *cyperus papyrus*, utilisé pour la couverture des toits et la confection de nattes.

5. G. CARLE, « Étude sur l'hydraulique et les améliorations foncières à Madagascar », *Bulletin économique de Madagascar* 11, 1911, pp. 81-99.

6. A.R.M., Cabinet Civil, Supplément D 192. Il faut évidemment tenir compte ici d'un évident désir de flatter l'Administration française.

7. Comme l'usine Florens-Orville qui ruina le réseau d'irrigation du Betsimitatatra (cf. CARLE, « Étude sur l'hydraulique... », *op. cit.*).

8. Les terres du grand canal d'Isotry passèrent alors à des missionnaires jésuites et à M. Hallot (A.R.M., Cabinet Civil, D 118).

9. MM. Savaron et Doerrer, par exemple, qui vivaient à Madagascar depuis plus de dix ans, acquirent ainsi, en 1897, plus de 500 hectares entre Ambohidratrimo et Mahitsy, au nord-ouest de la capitale (A.R.M., Cabinet Civil, D 118).

prompts à protester auprès de l'administration, ces colons rendirent plus difficile encore la conduite, déjà incertaine, des travaux d'amélioration. De surcroît, plus encore qu'au temps où peu à peu s'amoindrissait le pouvoir d'arbitrage du souverain, les mésententes entre groupes paysans semblent s'être aggravées : faute d'accord entre Antehiroka et Tsimiamboholahy, le lit de la Mamba ne cessa de s'ensabler, et les eaux sans issue stagnèrent dans les marais de Laniera, encore aujourd'hui mal assainis, alors que, selon les traditions, ils portaient au début de ce siècle de belles récoltes et même des orangers<sup>1</sup>.

Cette anarchie qui marqua le déclin d'une royauté et les premiers temps d'un pouvoir nouveau fut sans doute d'une autre importance que l'abolition de l'esclavage, événement plus frappant<sup>2</sup>. Libérés, les esclaves restèrent souvent chez leurs anciens maîtres, et en tout cas dans l'Imerina rurale; s'ils s'éloignèrent, il s'agit plus d'un mouvement progressif que d'une fuite. Devenus métayers, moins contrôlés, moins attachés au sol, ils n'étaient cependant guère aptes à une agriculture soignée : ils n'en ignoraient pas les techniques, mais manquaient de la force sociale, de l'organisation qui auraient permis de les appliquer par le contrôle de l'espace et des eaux.

Si, en ces temps troublés, se rompt définitivement l'équilibre délicat qui fit de l'Imerina centrale une région agricole privilégiée, cette cassure résulte d'une longue évolution. Fruit d'une subtile balance entre des traditions agricoles diverses, une organisation politique ferme et souple à la fois, une ouverture très contrôlée sur le monde extérieur, la civilisation agricole de l'Imerina ancienne ne pouvait être qu'un temps de l'histoire. On a vu dans son apogée le début d'un dynamisme géographique et politique qui ferait des Merina les unificateurs de la Grande Île : ce n'était peut-être qu'un aboutissement. N'a-t-on pas, au début du xix<sup>e</sup> siècle, vu dans la réalisation d'une unité régionale sous l'égide d'un souverain génial la naissance d'un pouvoir politique capable d'organiser un grand pays ? Ni l'Imerina, ni Madagascar tout entières ne se sont peut-être encore complètement remises de cette erreur de jugement géographique.

1. A.R.M., Cabinet Civil, D 44 T.P.

2. Décidée par H. Laroche, acceptée avec réticence par Gallieni, l'abolition de l'esclavage fut décrétée le 26 septembre 1896.

*Études  
de  
géographie tropicale  
offertes  
à Pierre Gourou*

*Tirage à part*

1972

28 FEV. 1973

Mouton • Paris • La Haye

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 59549